



FEMMES RÉVÉES

Composition et dessin de Georges Delfosse

—Peut-être, un jour !

C'était bien peu, mais c'était lui donner l'espoir et l'espérance ; pour M. de Varny, c'était encore un rayon de soleil dans le ciel pâle de sa vie, un parfum de fleur dans le jardin défleuri de son âme !

Mais pour moi, ma chère Eliane, je n'ai gardé aucun espoir. Le souvenir de mon pauvre Gaétan est l'âme de ma vie, et son amour, la vie de mon âme !

Vous, ma cousine, qui êtes si heureuse, pensez à moi, comme je pense à vous.

Je vous envoie mes baisers les plus affectueux.

CLAIRE DE MONFORT.

Villa des Peupliers, juillet 189...

Mme Eliane de Villemain.

Ma chère cousine,

Vous m'avez adressé lettre sur lettre, et je n'ai pas répondu ; ne m'accusez point, ce n'est pas ma faute. Ecoutez-moi : En avril dernier, je recevais une carte où étaient tracés ces mots :

M. de Varny prend part au grand concours d'artistes, qui doit avoir lieu au conservatoire de L***. Vous lui feriez un honneur immense, Madame, si vous daigniez venir jeter un coup d'œil, sur le tableau de l'humble artiste, à l'Avenue des Lilas.

Qu'auriez-vous fait, ma cousine ? J'ai hésité pendant trois jours, et puis, j'y suis allée avec ma petite Gilberte. C'était l'artiste que j'allais voir, ce n'était pas M. de Varny. Ma chère Eliane, je n'essaierai point de vous dépeindre le tableau de M. Edgar ; laissez-moi vous en donner une bien faible idée.

C'est un paysage d'automne, une nature morte. C'est au crépuscule, le soleil se couche dans un lit de nuages blancs comme la neige ; l'on dirait une immense topaze, cachant ses miroitements dans les ondulations d'une ouate soyeuse. A travers les arbres à demi dépouillés, apparaissent les dernières lueurs du soleil mourant, et toute la beauté du tableau est dans ces reflets de lumière. Sur les feuilles jaunies, les rayons pâlisent, sur les feuilles encore vertes, les feux du soir brillent avec des tons d'émeraude, et sur les

feuilles satinées d'argent, l'éclat expirant d'un soleil d'automne fait reluire ses étincelles. Sur l'herbe parsemée d'un feuillage flétri se dessinent les ombres des feuilles dentelées, où meurent et resplendent les dernières clartés du crépuscule.

Qu'il me suffise plutôt de vous dire que M. de Varny a travaillé un an à son chef-d'œuvre, et avec tout le talent que vous lui connaissez, vous comprendrez la beauté de son tableau. C'est une toile plutôt petite. Vous vous rappelez ce "Napoléon," que vous aviez la gentillesse de me laisser, à la Villa des Peupliers, il y a deux ans ? Le tableau de M. de Varny a, à peu près, les mêmes dimensions. M. Edgar, en attendant le moment d'expédier sa peinture au conservatoire de L***, l'a placée au-dessus du foyer.

Vous qui me savez enthousiaste, vous devez comprendre avec quelle admiration j'ai contemplé le chef-d'œuvre de M. de Varny et avec quelle certitude je lui ai assuré le succès.

Le jeune artiste savait que je ne retournerais plus à l'Avenue des Lilas, et qu'à la Villa des Peupliers il était inconvenant de me parler d'autre chose que de ma douleur. Aussi, avec quelle anxiété il m'a parlé, de crainte de me voir partir trop tôt. Depuis un quart d'heure, il me sollicitait de bien vouloir l'entendre.

—Oh ! Madame ! Que le bonheur serait suave après la souffrance ! Ne l'ai-je pas mérité ? Ne voulez-vous pas me le donner ?

Je n'avais pas eu le temps de répondre, quand un craquement se fit entendre. Le fil, qui supportait le tableau de M. de Varny, venait de se rompre, et le chef-d'œuvre de l'artiste allait devenir la proie des flammes. M. Edgar s'était élancé pour saisir le tableau qui glissait derrière les bûches flamboyantes ; mais sa main était trop large et la toile était déjà trop loin.

Son regard était empreint d'un affreux désespoir, d'une angoisse profonde.

Oh ! Ma chère Eliane, j'aurais pu fuir, mais je pouvais aussi me dévouer pour celui qu'un jour mon cœur avait aimé. Je n'ai pas hésité. Mes doigts pouvaient

glisser dans l'espace trop étroit pour la main de M. de Varny, et avant que M. Edgar eût pu m'en empêcher, j'avais plongé ma main derrière les flammes qui léchaient mon bras, et je tenais saine et sauve la toile de l'artiste que les flammes n'avaient pas encore atteinte. Je tombai à demi évanouie sur le divan, près du foyer. M. Edgar était à mes genoux et me remerciait par ses regards, bien plus que par ses paroles. D'une voix brisée par la souffrance, je balbutiai :

—Votre bonheur était dans ce tableau, je l'ai sauvé. Ne me demandez plus rien !...

Deux heures plus tard, je m'éveillais à la Villa des Peupliers.

Ma petite Gilberte était près de moi, et pour la première fois depuis la mort de mon pauvre Gaétan, j'étais heureuse. Les blessures de ma main se sont bien cicatrisées, mais la blessure de mon cœur ne se formera jamais.

Me pardonnez-vous, maintenant de ne pas vous avoir écrit, et n'ai-je pas bien réparé mon silence involontaire ?

Au revoir, ma chère Eliane, venez à la "Villa des Peupliers." Mon cœur est si triste, vous y apporterez peut-être des semences de bonheur, et vous y laisserez certainement le baume consolant de votre amitié.

Ecrivez-moi. Pensez à moi.

CLAIRE DE MONFORT.

Laurette de Valmont

LE SOMMEIL DU BERGER

Au pied de ce groupe de pierres et d'animaux, Claude des Huttes dormait couché sur l'herbe. Un de ses coudes, recourbé sous sa tête, lui servait d'oreiller. Son autre bras était étendu et porté sur le dos d'un chien noir à longues soies, couché et dormant aussi à côté de lui. On voyait qu'il s'était endormi en le caressant. Le soleil, un peu tempéré, tombait d'aplomb, en s'éloignant, sur l'homme et sur le chien. A côté du chien, cinq ou six moutons, dont la laine d'hiver n'était pas encore tombée sous les ciseaux, se tenaient en cercle, leurs têtes basses et concentrées les unes contre les autres, comme les rayons de la roue vers le moyeu, pour se donner réciproquement l'ombre de leur corps.

Une belle chèvre tachetée de blanc et de noir, la mamelle pleine et rebondie comme une outre de lait, était couchée aux pieds de Claude, dans une attitude de repos, de bien-être et de sécurité. Elle appuyait nonchalamment sa belle tête, plantée de deux longues cornes, luisantes, sur le cou d'un petit chevreau blanc, sans cornes, couché entre ses jambes. Les sabots de ces charmantes bêtes, polis par l'herbe, brillaient comme des cailloux noirs polis par l'eau d'un ruisseau. Les grands yeux de la mère, vagues, lointains et rêveurs comme les yeux de la gazelle et du chameau, semblaient penser. Ils se portaient tour à tour du maître à ses petits, du chien aux moutons, des roches à l'herbe, comme si elle eût rassemblé voluptueusement dans son regard tout ce tableau de paix dont elle faisait partie.

Quelques lapins brouaient le serpolet à côté du chien, des chèvres et de l'homme, sans même s'effrayer de mes pas. On voyait que Claude avait appris à son chien à les regarder comme étant du troupeau. Sept ou huit pruniers et deux cerisiers, aux troncs maigres et courbés par les vents, croissaient à quelques pas de là, à l'abri d'une rangée de blocs de granit plus hauts que le reste de l'enceinte. Leurs fleurs tardives, qui commençaient à tomber, pleuvaient par flocons à chaque ébranlement insensible de l'air. Ils faisaient flotter une ombre légère entremêlée de clarté sur le gazon.

LAMARTINE.

L'éternité est une horloge dont le balancier murmure sans cesse : Toujours, Jamais ; Toujours, Jamais ; Toujours. — CHS JOLLET.